

◆ *Bibliothèque « Serbica »* ◆

www.serbica.fr

LE BROUILLARD



МАГЛА

MAGLA

STOJAN SRDIĆ

Traduit du serbe par
Jovanka M. Čemerikić

Juillet 2018

◆ THEATRE ◆

V O I X :

D'HOMMES :

LE VIEUX

L'HOMME (d'un certain âge)

LE JEUNE HOMME (jeune marié)

H – 1

H – 2

H – 3

H – 4

H – 5

UNE VOIX

DE FEMMES : 1

LA VIEILLE

LA FEMME (d'un certain âge)

LA JEUNE FEMME (jeune mariée)

LA MERE

LA PAYSANNE

ANIMAUX :

CHIENS, LOUPS, CHEVAUX, MOUTONS,
BOEUFS, VOLAILLE

*Bosanska Krajina (une région de la Bosnie occidentale),
au début du XX^e siècle.*

H – 1 : Jette ta carte, enfin ! I' t' faut une éternité pour qu' tu t' décides.

H – 2 : Du calme, putain. C'est facile de jouer avec de bonnes cartes... toi, si t'en avais comme moi, tu jetterais...

H – 1 : Ecoute, y a quelqu'un qui chante ?

H – 2 : Hein ?

H – 1 : Ben, on dirait que quelqu'un chante... écoute un peu !

H – 2 : Attends... après.

H – 1 : T'entends, hein ?

H – 2 : Oui ! Quelqu'un chante. Qui c'est qui chante comme ça en plein jour, quel con ?

H – 1 : Aucune idée. Qui c'est qu'ça peut être ?

H – 2 : J' sais pas. Au diable la chanson et le chanteur ! Regarde tes cartes et joue ! Pour pas dire après qu' j' triche.

H – 1 : Ben, j' vois pas qui c'est qui chante. Et puis, mon vieux, avec c' brouillard, marcher et chanter encore...!

H – 2 : C'est p't-être les gars à Karo. I' s' fichent même du diable.

H – 1 : T'as raison... Y a qu'eux à faire les bravaches comme ça.

H – 2 : Et de quoi qu'ils auraient peur... Hop ! Dix de carreau. Pour celle-là, j'faucherais toute la journée gratis... Et en plus, le deux de trèfle. La veine !... De quoi qu'ils auraient peur ?

H – 1 : Holà ! Comment qu'tu l'as eu, nom de Dieu ! Si j'pouvais l'avoir, moi... ben, tu verrais bien... C'est du brouillard, du brouillard qu'il faut avoir peur.

H – 2 : Qu'est-ce qu'y peut leur arriver ? Rien, mais rien.

H – 1 : I' peuvent s' paumer... et alors, quoi. Hein ?... Maintenant je rafle tout !

H – 2 : Te gonfle pas ! T'es pas l' plus fort... Eux s' paumer ? Plutôt toi et moi, qu'eux... T'as oublié que Karo est allé dans la forêt voler du bois par un temps comme ça. Et il a emporté les meilleurs hêtres... Ça n'peut pas leur arriver. Mais pourquoi qu'i's ont b'soin de chanter, bon sang ? I' n'ont pas les poumons pleins de c' poison d'hiver ?

H – 1 : Ah non, j' te cède pas c'tte partie, non, non. T'as qu'dix points d'plus qu'moi ; j' te rattraperai.

*

LA FEMME : Oh, oh, ma belle, oh, oh. Tiens, v'là un morceau d'sucre... putain !

L'HOMME : Femme, tu la tiens, C'tte bête ?

LA FEMME : J' la tiens... je n' fais qu' ça.

L'HOMME : Mais pourquoi qu'elle s' tient pas tranquille, c'tte
rosse du diable ?

LA FEMME : J' sais pas. 'l 'est plus forte que moi. J' peux rien
faire, et j'ai plus d' sucre.

L'HOMME : Tiens-la ! Mon gourdin va jouer sur toi et sur elle.
Y a une d' mi-heure que j' peux pas lui mettre sa selle...
et monter... rien à faire.

LA FEMME : Mais j' la tiens. J' te dis, j' peux rien faire. Elle
m' enlève de terre.

L'HOMME : Et ben, si moi j' t' enlève, tu voleras jusqu'aux
Etangs et plus vite qu' la corneille. T'as compris, 'cré
nom de Dieu !

LA FEMME : Jure pas ! Pourquoi c'est aujourd'hui qu' tu dois y
aller... t'aurais pu faire ça avant, non ?

L'HOMME : Assez raisonné ! La convocation, c'est pas pour
hier, ni pour d' main, c'est pour aujourd'hui, c' qui dit,
tête de mule, qu' c'est aujourd'hui que j'y dois être...
même si tu en crevait...

LA FEMME : Crève toi-même ! pourquoi moi... Allons ma Co-
cotte, sois sage, sois sage ... sans quoi, gare au gourdin
toutes deux.

*

LA PAYSANNE : ... ma Rousse, ma bonne vache, ma belle... ma
Perle ... qu'elle a apporté sa Perle... ma belle, ma toute
belle, ma jolie, ma rousse... ma bonne... comme elle me

r'garde... j' lui donne à manger... vois, ma Perle, ma jolie, ma bonne...

*

H – 1 : On les entend p'us.

H – 2 : Qui ça ?

H – 1 : Ben les gars à Karo.

H – 2 : I' sont p't-être entrés dans une maison ?

H – 1 : P't-être chez toi.

H – 2 : Pourquoi chez moi ? Qu'est-ce qu'y a chez moi pour eux ? Ni à manger, ni à boire. Vois, à cause d' ce brouillard, suis même pas descendu en ville... Dis, Veljo, pourquoi qu'ils entreraient chez moi, hein ?

H – 1 : Mais, n'aie pas peur, voyons ! I' n' mangeront ni n' boiront ... i' peloteront un peu tes filles dans l'coin.

H – 2 : Quoi ?

H – 1 : Pourquoi qu' t'ouvres la bouche comme ça, et puis tu fais de gros yeux comme une chouette ! T'as deux filles, comme deux pommes, et puis, avoue. I' sont pas mal les gars.

H – 2 : Tu t' fous d' moi, non ? Tu sais bien qu'on s' parle pas, Karo et moi.

H – 1 : Qu'est-ce que ça peut leur faire, aux enfants ? C'est leur temps d' se r'garder, pas vrai ?

H – 2 : Se r'garder ! J' voudrais bien voir ça !

H – 1 : Mais qu'est-ce que t'as donc toute la matinée à r'garder par la f'nêtre !? Qu'est-ce que tu peux voir ? Le brouillard, rien qu' le brouillard. En haut neigeux, en bas gris ; en bas neigeux, en haut gris. Eh, oui, épais, opaque, fantomatique. Voilà, le jour montre midi... j' veux dire l'horloge... et pas d' jour. Le brouillard, que le brouillard. Les maisons sont d'venues brouillard, et les hommes sont d'venus brouillard: i' marchent, comme s'i n' marchaient pas ; i' s'tiennent d'bout comme s'i ne s'tenaient pas sur leurs jambes... On dirait qu' c'est l'brouillard qui les déplace...

H – 2 : T'en as des raisonnements, bon Dieu ! Où qu' t'as appris ça ? ... Se r'garder ?!

H – 1 : Comment ça des raisonnements ? V'là deux s'maines qu'y a qu' du brouillard... Alors, on en fait encore une ?

H – 2 : T'es faible, mon vieux, faible. J' rentre chez moi.

H – 1 : Qu'est—ce qu' tu vas y faire ? Marie est à la maison ?

H – 2 : Sûr. Où c' qu'elle pourrait être ?

H – 1 : Tu crains quoi, alors ? P-être qu'i sont pas allés chez toi ? et puis, nous n' savons pas qui c'est : eux ou quelqu'un d'autre. Qui sait... qui c'est.

*

VOIX D'HOMME : Eh, o... o... Ljoubo ... o... o... Momčilo...

LA VIEILLE : Dis, grand-père, tu t' souviens d'un temps pareil, toi ?

LE VIEUX : Pour ça, non. Y avait des hivers, et d' la neige, et du brouillard, mais comme c'ui-ci, épais comme de la crème et opaque comme la nuit... jamais de ma vie. Et qu'i s' lève pas depuis deux s'maines, ma foi, ça n'a jamais été et n' sera plus jamais comme maintenant.

LA VIEILLE : Même pas quand y avait les Turcs¹ ?

LE VIEUX : Même pas. A c'tt' époque il n'y avait que tentes et sang ; ni plus tard, quand les Autrichiens sont v'nus, 'y avait pas ce brouillard. Non, attends voir ! Quand Mrkonjić² était ici, y avait du brouillard, mais i' faisait pas froid. Tu sais, j'étais alors un héros, un heiduque. Moi et les Ivić. Même aujourd'hui, je n' le suis pas moins : j' suis comme le P'tit Radojica !³

LA VIEILLE : Toi ! mais tu t' traîne comme un arrière-faix d' jument.

LE VIEUX : Regarde-toi, tu courbes la tête comme si tu brouillais. Allons, assez causé ! Allume le feu !

LA VIEILLE : Comparée à toi, j' suis la fée Ravijojla.⁴

LE VIEUX : Oui, oui. Mais j' t'ai pas encore vue voler... (Il chante : *La Fée Ravijojla a pris son vol.*) Va, ma vieille, j' plaisante. Je n' te donnerai pas pour cent fées. J' t'aime plus qu' le soleil. Et si t'arrivais à chasser c'

¹ Bosanska Krajina, ainsi que la Bosnie-Herzégovine toute entière, est restée sous le joug turc (ottoman) jusqu'en 1878 avant de passer les quatre décennies suivantes (1878-1918) sous l'occupation de l'Autriche-Hongrie.

² Petar Mrkonjić est le nom de guerre de Pierre I^{er} de Serbie (Petar Karađorđević). Sous ce nom, il participe aux combats que les insurgés serbes mènent contre les Ottomans en Bosnie et en Herzégovine en 1875-1877.

³ Héros des chants épiques serbes.

⁴ Une fée – un personnage des chants épiques serbes.

brouillard, à faire fondre la neige, et ben, on t' mettrait dans la chanson.

LA VIEILLE : Tu f'rais mieux d'aller donner à manger aux bêtes et d' voir c' qu'elles deviennent au lieu de perdre ton temps ici.

LE VIEUX : J'ai déjà tout fait, ma colombe. J'ai même lâché les chiens. On n' sait jamais.

*

LA JEUNE FEMME : On a passé toute la matinée au lit. Que dira ta mère ? Je n' l'ai pas aidée aujourd'hui. Elle a tout fait...

LE JEUNE HOMME : T'en fais pas ! Y aura du travail pour toi aussi... Y a que douze jours que t'es venue. Tu sais, elle aime bien que son fils ait épousé une si belle femme. Oh, c' que t'es belle et douce. T'es comme une pomme.

LA JEUNE FEMME : Allons, quand cesseras-tu d' me dire ces choses ?

LE JEUNE HOMME : Quand j'voudrais... tu peux pas m'em-pêcher.

LA JEUNE FEMME : C' que t'es chaud !

LE JEUNE HOMME : Comment ne pas l'être ? Près d' toi, un mort revivrait. T'es comme une pouliche.

LA JEUNE FEMME : Alors, comme ça, tu m' compare à une jument ?

LE JEUNE HOMME : Mais non, mon amour. J' dis seulement que t'es toute flamme. Eh, si t' savais comme j'suis heu-

reux qu'on s'est marié toi et moi, et qu' tu t'es pas mariée avec l'autre.

LA JEUNE FEMME : J' t'aime beaucoup mieux... Lui, j' l'ai jamais embrassé. J'allai avec lui à cause de ta tête folle.

LE JEUNE HOMME : Vrai qu'tu l'as pas embrassé ?

LA JEUNE FEMME : Bien vrai.

LE JEUNE HOMME : Lui, alors, c'est un con !

LA JEUNE FEMME : C'est pas vrai.

LE JEUNE HOMME : Que si. Vous êtes sortis ensemble pendant deux ans, et i' t'a jamais embrassée... ben, c'est un con.

LA JEUNE FEMME : J'ai pas voulu, moi.

LE JEUNE HOMME : Tu sais, 'y a pas qu' ça : dès qu'il a permis que j' te prenne, alors...

LA JEUNE FEMME : T'aurais rien pu si j' n'avais pas voulu, moi.

LA MERE : Eh bien, les enfants, vous vous l'avez aujourd'hui, non ? C' lit, i' va pourrir sous vous.

LA JEUNE FEMME : Voilà, mère, voilà. Moi, j' voulais m' lever plus tôt, i' m'a pas laissée...

LA MERE : J'sais bien, ma fille... Allez, quelqu'un pourrait v'nir. C'est honteux qu'on vous trouve à c'te heure au lit.

LE JEUNE HOMME : Qui pourrait v'nir – et avec c' brouillard !

LA JEUNE FEMME : Allons, mère a raison.

LA MERE : Sainte-nitouche, va !

LE JEUNE HOMME : Ça va, on s'lève. Mais toi, sors une minute qu'on s'habille.

*

LA FEMME : Rien à faire. Je n' sais pas c' qu'elle a ?

L'HOMME : C'qu'elle a ? Le diable, quoi !

LA FEMME : Elle a p't-être peur du brouillard...

L'HOMME : Une bête, ça n' peut avoir peur, imbécile.

(Chanson : Ce sont les gars de Glavice, ma sœur, en ligne de combat, qui ne craignent personne.)

L'HOMME : Holà, holà, du calme... Au diable, vous et votre chanson. I' me manquait qu' vous. 'Cré nom de put qui vous a mis au monde. Eh, là, vous ! C'est juste maintenant qu'vous deviez chanter, non ? Vous m'avez effrayé ma jument. Eh, eh, vous m'entendez ?

H – 4 : Tu diiiiis ?

UNE VOIX : Les loups, les loups attaquent. Appelle quelqu' un !
Y a-t-il encore quelqu'un ?

LA FEMME : Qu'est-ce qu'i disait ? Les loups ?

L'HOMME : Oui...

LA FEMME : J' t'ai bien dit. Vaut mieux qu' t'aïlles pas.

L'HOMME : I' m' fraient payer une amende, si j' 'y vais pas.

LA FEMME : Tant pis.

L'HOMME : Tant pis. T'es folle ? J'ai pas l'argent à j'ter par la f'nêtre. Les sous, j' les cueille pas au prunier. Et si les gendarmes viennent me prendre ? Hein ?

LA FEMME : Pourquoi qu'i' viendraient ?

L'HOMME : C'est la loi, v'là pourquoi.

*

H — 1 : Ils l' criaient à qui ? On les entend plus.

H — 2 : Oui. I' sont partis. C'est p't-être le père Jovan qu'ils appelaient. Il descend en ville. 'l a une convocation au tribunal pour aujourd'hui et il insiste comme un fou. Hier soir, j' lui ai dit d'pas y aller. Rien à faire.

H — 1 : Une convocation ? J' n'en sais rien !

H — 2 : I' doit témoigner au sujet d'un ouvrier d'là-haut, d' la forêt. I' s'est bagarré avec les gendarmes... mais j' sais pas qui c'est c' malheureux. J' pense à l'ouvrier. Espèce d'imbécile, qui va s' battre avec les gendarmes !

H — 1 : Et ben alors, Jovan doit y aller.

H — 2 : Pourquoi qu'i' doit y aller ?

H — 1 : Ben, i' viendront le chercher ... Mais, pourquoi i' n' m'a pas dit qu'il y allait – j'aurais pu lui d'mander d' me rapporter quelque chose. J' ai plus de pétrole que pour une s'maine... et encore quelques bricoles.

H – 2 : Tu m’as pas d’mandé y avait quelqu’un qui descendait en ville. Si tu m’avais d’mandé j’ t’aurais dit, quoi !

H – 1 : Ben, j’pensais : i’ n’y aurait personne pour y aller par ce temps.

H – 2 : Ecoute !... On dirait qu’on appelle au secours...

LA VOIX : Au s’cours, au s’cours...

*

LA JEUNE FEMME : Mère, on dirait qu’on appelle au s’cours.

LA MERE : P’t-être bien, ma fille, p’t-être bien. Avec ce brouillard de malheur, tout peut arriver. On peut s’entretuer, sans qu’on l’sache, et on peut aussi prendre un arbre pour un ours.

LE JEUNE HOMME : C’est bon qu’ les tiens ne soient pas v’nus. Dieu sait quand et comment ils auraient pu rentrer chez eux.

LA JEUNE FEMME : N’ m’en parle pas. J’ai entendu dire que dans mon village y avait pas d’brouillard comme c’ui-ci.

LA MERE : Comment qu’i’ pourrait y en avoir, quand vous êtes perchés juste aux pieds du Bon Dieu. Vous êtes montés jusqu’au ciel... et nous... tu vois où on est. Même en été le soleil arrive à peine... Les enfants, i’ paraît vraiment que quelqu’un crie au s’cours. Va, fils, entouvre la porte et écoute un peu.

LE JEUNE HOMME : On n’entend rien.

LA JEUNE FEMME : Je m’ serais trompée.

LA MERE : Ecoute encore.

LE JEUNE HOMME : Ben non, on n'entend personne.

*

H – 1 : T'as raison. Quelqu'un crie.

H – 2 : Comme s'il était en grand danger. Qui ça peut être ?

H – 1 : Qui sait ? Quelqu'un s' moque p't-être de nous ?

H – 2 : J' dirais pas ...

H – 1 : Ben, y a trois jours, quelqu'un criait comme ça, et puis... rien. C'est p't-être la femme à Mijač qui crie, parce que la vache lui a marché sur l' pied. Tant pis... on fait encore une partie ?

H – 2 : Ça va. T'as raison. Si on sautait à chaque cri... Si quelqu'un est en peine, i' s' précipitera ici et on verra bien c' que c'est.

H – 1 : A toi de distribuer.

*

LE VIEUX : Eh, grand-mère !

LA VIEILLE : Tais-toi un peu!

LE VIEUX : T'entends quelqu'un?

LA VIEILLE : Non.

LE VIEUX : J' t'ai bien dit. I' t'a semblé. Ferme c'tte porte, pour que l' brouillard n'entre pas dans la maison. Tu vois ben comment il est, gris comme de la cendre.

LA VIEILLE : Ma foi, quelqu'un a crié. Oui. C' brouillard est encore plus épais. On dirait la mort. Il apporte le malheur.

LE VIEUX : Tais-toi, oiseau de mauvais augure, imbécile ! Quel malheur i' pourrait apporter, dis ?

LA VIEILLE : Bon Dieu, protégez-nous! Délivrez-nous de ce brouillard du diable. Enlevez-le et faites briller le doux soleil.

LE VIEUX : Allons, allons ! I' n'y a rien... et n'invoque pas le diable ! Tais-toi !

*

VOIX : *Bonnes gens, sortez ! Les loups égorgent les moutons, lâchez les chiens !*

*

LA JEUNE FEMME : Eh bien, V'là qu'on entend encore. Mais qu'est-ce que c'est ?

LA MERE : Mon fils, quelqu'un est en grand danger. On a bien entendu, nous deux.

LE JEUNE HOMME : Vous avez raison. On dirait que quelqu'un crie « les loups égorgent les moutons... » !

LA MERE : Pauvre de moi ! Ça doit être ça. A qui seraient-ils ces moutons ?

LE JEUNE HOMME : Je sors voir. Vous deux, n' bougez pas !

*

H – 1 : Vite, sortons voir qui c'est !

H – 2 : Oh, oh ! Qui es-tu ?

H – 3 : Lâchez les chiens... vite... vite... les loups égorgent les moutons.

H – 1 : A qui ces moutons, malheureux ? A qui ?

H – 3 : Où es-tu, bon Dieu ? J'n' te vois pas.

H – 2 : Parle, t'as pas besoin d' nous voir. Marche tout droit...

H – 1 : Dis, à qui les moutons ?

H – 3 : Me voici.

H – 2 : Ben, c'est toi, parrain ?

H – 3 : Oui, c'est moi. Au secours, pour l'amour de Dieu !

H – 2 : Allons, calme-toi !

H – 3 : Les loups, mon ami, les loups. I' sont descendus jusqu'au village.

H – 2 : Bon Dieu... C'est pas possible !

H – 3 : Y en a, mon vieux... si n'y en a pas au moins trois ou quatre bandes, j' suis un menteur. Personne n'ose sortir d' la maison.

H – 2 : Mais toi, comment qu' t'es arrivé jusqu'à nous ?

H — 3 : Une chance que je n' me sois pas égaré. C'est c' que j' craignais le plus.

H — 1 : Qu'est-ce qu'on attend ? Allons appeler les gens ! Prenez vos chiens et vos fusils et en avant !

H — 2 : Ben, oui. Rien d'autre à faire.

H — 3 : Vite, mes amis, vite. I' peuvent faire encore un plus grand malheur ... i' peuvent arriver jusqu' ici.

H — 2 : Heureux qu'on n'est pas juste au-dessous du bois, comme vous. Et c' brouillard, sacré nom de nom. Moi, j' vais d' ce côté-ci, vous, allez de l'autre... Allez de maison en maison et appelez tous les hommes.

*

L'HOMME : Ben, quel sale temps, bon Dieu ! Quand j' dirai aux gens qu' j'ai mis une heure et demie à seller ma jument, et que, en plus, ma femme m'y aidait, personne n' me croira. On dira qu' je mens. Putain de ch'val !

LA FEMME : A qui l' diras-tu ? Dis, t'as entendu quelque chose tout à l'heure ?

L'HOMME : Oui, mais j'y pensais pas. C'était juste quand j' serais les sangles.

LA FEMME : Oui, oui. On aurait dit qu' quelqu'un criait.

L'HOMME : P't-être quelqu'un qu' s'est perdu. On dirait qu'on on vient ? T'as entendu ?... Eh, toi ! Arrête un peu ! Où qu' tu te précipites comme ça ?

LA FEMME : T'as failli passer à côté. T'es tout essoufflé.

H — 2 : Le malheur, mon ami, le malheur. J' vais appeler les gens. Les loups sont d'scendus à Pelći. Pendant la nuit et c' matin, ils ont égorgé la moitié des troupeaux.

L'HOMME : Pas vrai ?

H — 2 : Si... Parrain vient d' me l'dire. On vient juste d' se quitter. Il s'en est allé Pétrašin d'un côté, et moi par ici ...

L'HOMME : Les malheureux !

H — 2 : Et toi, où qu' tu vas comme ça avec ta jument ?

L'HOMME : A la ville.

H — 2 : A la ville par c' temps ? Laisse tomber... prends ton fusil et tes chiens et allons s'courir les gens.

LA FEMME : Comment faire ? I' doit y aller. 'l a reçu une convocation.

H — 2 : Merde, la convocation. Ceci est plus urgent... qu'est-ce que t'en penses ?

L'HOMME : T'as raison... T'as raison... ceci est plus urgent.

H — 2 : Bon. Alors, j' continue...

L'HOMME : On s'retrouve où ?

H — 2 : Près des buissons.

LA FEMME : Qu'est-ce qu'tu vas faire maintenant... les gendarmes peuvent v'nir te chercher.

L'HOMME : Desselle la jument – j'vais prendre les chiens... j m'en tirerai d'avant le juge.

*

H – 2 : Silence, vous autres. Les femmes, faites taire les enfants !

LE JEUNE HOMME : Silence, les enfants, sinon, vous rentrez tous à la maison... mais comment avez-vous osé sortir ?

H – 2 : Hommes et femmes, vous avez entendu c' qui s'est passé à Pelići. Nous devons les aider. Alors, qu' tous les hommes s' préparent pour aller contre les loups. C'lui qui a un fusil, qu'i' le prenne. Qui n'en a pas, qu'i' prenne n'importe quoi : des fourches, des haches, des faux, des pieux ... On prend tous nos chiens...

H – 1 : On doit en laisser quelques-uns au village.

LE JEUNE HOMME : Et si c'est des menteries, hein ?

H – 3 : C'est pas des menteries. J'ai eu d' la peine à arriver jusqu'ici... j'ai mis une heure ou deux... I' n' les mangent pas ... i' les égorgent seulement et les trainent dans la neige. P't-être qu' i' les ont déjà tous égorgés. J' vous supplie, comme des frères, d' nous aider... on vous l' rendra si, Dieu nous garde, vous en aviez b'soin...

LA FEMME : Dieu nous garde d'un malheur pareil !

H – 2 : Mais pourquoi tu doutes de c' que dit cet homme ? Si t'as peur et qu' tu n'en as pas envie, reste. On s' passera de toi.

H – 1 : Laissez-le ! Le gars vient à peine d' se marier... moi non plus, j'aimerais pas laisser une si belle femme.

LE JEUNE HOMME : N' dis pas ça. J'ai d'mandé seulement. J'y vais moi aussi.

H – 1 : Allons, ne perdons pas not' temps. Si la nuit nous surprend, on est foutu.

LE JEUNE HOMME : Oui, oui, t'as raison. Les loups vont pas nous attendre.

H – 1 : Ben, oui. C'est des loups...

H – 2 : Rentrez chez vous, maintenant et préparez-vous... dans une demi-heure, on s' r'trouve aux buissons.

H – 3 : Attention ! Préparez-vous bien ! On n'va pas à la noce ni à la chasse aux cailles, mais à la chasse aux loups...

H – 1 : T'as pas b'soin d' nous faire la l'çon comme ça. On n'est pas des gamins.

LE JEUNE HOMME : Si on avait une mitrailleuse...

H – 2 : Dis pas d' bêtises, espèce de con !

*

LA JEUNE FEMME : Où vas-tu ?

LE JEUNE HOMME : Comment où je vais ? A la chasse aux loups, pardi...

LA JEUNE FEMME : J'ai peur...

LE JEUNE HOMME : Mais qu'est-ce que t'as !? Il faut bien... que diraient les gens ?

LA JEUNE FEMME : N'y va pas !

LE JEUNE HOMME : De quoi qu' t'as peur ?

LA JEUNE FEMME : Comment de quoi !? Des loups... On n'y voit goutte. Eux non plus, vous n' pourrez pas les voir.

LE JEUNE HOMME : Tu divagues ! Allons donc...

LA JEUNE FEMME : J'ai peur... que vous n' reveniez pas...

LE JEUNE HOMME : Suffit ! T' ferais mieux d' me passer les bottes et la pelisse. Qui sait quand on va rentrer ?

LA JEUNE FEMME : N'y va pas, j't'en conjure. J'sens qu' ce brouillard va vous entraîner dans ses entrailles, qu'i' va vous engloutir...

LE JEUNE HOMME : T'as pas entendu c' que j' te demande ? Où est mère ? Dis-lui qu' j'suis parti... Ecoute... v'là les hommes qui partent déjà...

*

LE VIEUX : Eh, grand-mère... quand j'serai rentré, j'veux qu'y ait du lait bien chaud. T'as entendu ?

LA VIEILLE : Ça va, ça va. Et tu rentres quand ?

LE VIEUX : Quand j' serai là.

LA VIEILLE : J' t'accompagne jusqu'aux buissons.

LE VIEUX : T'as rien à y faire. Reste là !

*

L'HOMME : Rien que cinq cartouches ! Où sont les autres ?

LA FEMME : Comment veux-tu qu' je l' sache ? C'est toi qui t'en occupes.

L'HOMME : Assez... cherche les autres !

*

H – 2 : Eh, vous deux ... qu'est-ce qu' vous êtes v'nus faire ici, chez moi ?

LA MERE : Doucement. Laisse les enfants tranquilles. Les enfants ! Les vauriens !

H – 5 : Allons, rouspète pas... C'est pas not' faute qu' vous êtes brouillés, not' père et toi.

H – 2 : Oh, merde ! Dès qu' j' les ai vus, j'ai oublié pourquoi j'suis rentré. Ah oui, donne-moi mon fusil et qu' j' m'habille.

H – 4 : On y va, nous aussi.

H – 2 : Où ça ?

H – 4 : Aux loups, pardi !

H – 2 : Et avec quoi ?

H – 5 : Ben, nous autres, on sort jamais sans fusils.

H – 2 : Ah oui ? ... Attendez-moi... On y va ensemble.

*

H – 4 : J' vois pas les buissons.

H – 5 : Non.

LE VIEUX : Tu vois comment c' brouillard s'épaissit. Tout est gris. I' s'fourre sous les pieds, sous les bras... on peut s' perdre et n' pas arriver aux buissons.

H – 2 : T'as raison. Vaut mieux qu'on appelle. On est p't- être tout près et on n' les voit pas.

LE VIEUX : J' peux pas... j'ai la bouche pleine de brouillard... i' m'étouffe...

H – 4 : Hé là !... vous autres... Où êtes-vous ?

H – 3 : Qu'est-ce qu' t'as à crier comme ça ? On est là... tout droit.

*

H – 2 : Alors, on y est tous ?

H – 4 : Mais oui. On y est.

H – 2 : On est combien ?

H – 5 : Presque tous.

H – 1 : Y a aussi le vieux père Stankelja.

H – 2 : Qu'est-ce qu'i' fou ici, lui ? Grand-papa, rentre chez toi.

H – 1 : Va chauffer ta vieille !

LA VEILLE : Chauffe-la ta mère, toi, vermine !

LE VIEUX : J' n' rentre pas. Mon fusil fait feu aussi. I' en a tué plus que vous tous.

H – 1 : Grand—mère, s'i' s' dégonfle, on t' l' rend.

LE VIEUX : Moi, m' dégonfler ! Moque-toi de ton père, pas d' moi !

H – 2 : I' paraît que Vid n'est pas v'nu. Viiid, t'es là ?

H – 1 : I' n'y est pas.

H – 2 : Comment qu'i' a pu ? J' vais l' chercher.

H – 1 : Pourquoi ? Qui est v'nu, est v'nu... qu'y est pas, y est pas.

H – 3 : Ben quoi. Tout l' monde n'a pu v'nir avec nous. Les gens ont leurs affaires.

H – 4 : Quelles affaires qu'il a, lui ? I' a peur de laisser sa femme...

H – 1 : Toi aussi, t' serais comme ça si t'avais une femme comme lui. Dès qu'il a le dos tourné, elle couche avec un autre.

H – 5 : Moi, j' lui casserais la gueule.

H – 1 : Tu crois. Elles sont toutes les mêmes. Y en a qui l' font plus tôt, d'autres plus tard.

LE VIEUX : Alors quoi ? On est v'nu ici pour parler d' femmes ou pour chasser les loups ?

H – 2 : T'as raison. Si on n' bouge pas, on gèle. Qui manque, on s'en passera.

L'HOMME : Lui, il est sage. Et si nous n'revenions pas ? Qui va
coucher avec nos femmes ?

H — 2 : Allons, dis pas d' bêtises ! Pourquoi qu'on r'viendrait
pas, dis ?

LE VIEUX : On part, non ? Si la nuit tombe, qu'est-ce qu'on de-
vient alors ?

H — 3 : T'as raison. On y va.

*

H — 3 : Tu vois, mon pauvre ami, dès qu'on s'est mis en route,
on dirait qu' c' brouillard s'est mis à bouger lui aussi.
Sacré nom de Dieu, quand est-ce qu'i' va s' lever ?

L'HOMME : Dieu seul le sait... V'là, j' t'ai dit combien d' temps
j'ai mis à seller ma jument, et j'ai pas pu l' faire. Sûr,
qu'elle aussi a eu peur d' c' brouillard.

H — 3 : Le diable le saurait ? P't-être qu'elle a senti les loups.
Les bêtes, ça sent d' loin, bien avant les hommes.

L'HOMME : P't-être bien. P't-être bien.

H — 3 : Eh oui, oui.

*

H — 2 : Alors, les hommes, on s' tait comme ça ? Comme si on
allait à l'abattoir, nous !

H — 4 : C'est vrai. Alors, on tire un peu ?

LE JEUNE HOMME : Allons donc, imbécile ! On va à la chasse
aux loups, pas à la noce.

LE VIEUX : T'as la frousse ?

LE JEUNE HOMME : Et toi, pas ?

LE VIEUX : Si. C'est des loups et pas des moutons. Vois ce silence et cette grisaille... on dirait qu'on va à la mort.

H — 5 : De quoi qu' t'as peur ? Tu vois bien combien on est ; et puis, on a des fusils.

LE VIEUX : Combien on est ? Tu n' me vois même pas moi, et les autres...? On n' voit même pas le bout du fusil. C' brouillard est d' plus en plus épais. On l' couperait au couteau. Putain de sort, qui le fit!

L'HOMME : Mais quoi ? Nous avons nos chiens. Heureux que la neige est gelée... au moins on doit pas y battre un ch'min. Comme ça, on arrivera de jour encore.

LE JEUNE HOMME : Dites, on y arrive ?

H — 2 : I' paraît.

L'HOMME : On lâche les chiens ?

H — 2 : J'entends Stankélyya dire qu'i' l' faudrait. Si c'est lui qui l' dit, alors i' faut l' faire. I' sait ça mille fois mieux qu' nous. A lui seul, il en a tué dieu sait combien.

LE VIEUX : Lâchons-les ! Hé là, les hommes ! Lâchez les chiens !

*

H — 4 : C' qu'on va tirer ! I' n'en restera pas un seul.

H – 5 : Le mieux serait d' lâcher les chiens vers Dvogrla.

H – 2 : Pour sûr !

LE VIEUX : Ben, ça dépend pas des chiens seulement, il y a les loups aussi... Dès qu' les chiens seront arrivés, ce s'ra la boucherie. Par ce temps, c'est là que les loups sont le plus dangereux... car s' i' sont descendus jusqu'aux villages, c'est qu'i' sont affamés.

H – 2 : Voyons, Stankelja. Le loup, c'est le loup. Affamé ou repu, c'est tout comme.

LE VIEUX : Ma foi, non. Un loup affamé est cent fois plus fort et pire qu'un loup repu. Quand i' n'a pas faim, i' n'attaque pas l'homme, mais quand il a faim, i' s' jetterait sur dix.

L'HOMME : N'exagère pas. Quand les chiens se s'ront jetés sur eux, i n'en restera pas un os.

LE VIEUX : Dieu t'entende !

LE JEUNE HOMME : Vous entendez ces aboiements et ces hurlements ? Paraît qu'on aura plus grand chose à faire.

H – 4 : Si seulement mon Roux s' jette sur eux...

H – 5 : Ton Roux... Si mon Bruno s'en mêle... i' fil'ront comme des lapins...

LE VIEUX : Dieu vous entende !

H – 1 : Stankelja, qu'est-c' qui t' prend, nom de Dieu ? N'en restera pas un os, tu vas voir.

LE VIEUX : Ché pas. J'ai peur. La peur m'a pris tout d'un coup.
J'ai peur d' c' brouillard. Je m' sens comme s'i' m'a tout
ligoté...

H – 2 : Arrêtez ! bougez pas ! On n'entend p'us rien.

LE VIEUX : Rien.

H – 3 : J'entends p'us les chiens.

H – 2 : Moi non p'us.

LE VIEUX : Comment voulez-vous les entendre. Ils sont en
train de s'égorger.

H – 1 : Hein ?

LE JEUNE HOMME : I' les ont p't-être égorgés.

L'HOMME : Qui ?

LE JEUNE HOMME : Ben les chiens !

L'HOMME : Tais-toi, imbécile ! Dix loups n' peuvent rien à ma
chienne.

LE VIEUX : Ça m' paraît étrange.

H – 2 : A moi aussi.

H – 1 : Vous entendez quelque chose, vous autres ? Moi rien.

H – 3 : Moi non plus. J'vois rien et j'entends rien.

H – 5 : Putain d' brouillard ! c' qu'il est épais... on dirait qu'i'
souffle, qu'i' s' glisse.

H – 2 : Paraît qu' les chiens reviennent...

H – 1 : I' m' semble aussi.

LE VIEUX : Ben, si c'est les chiens, pourquoi qu'i' sont si silencieux ? Ils aboieraient, non ?

H – 1 : Tu aboierais toi après c'tte tuerie. Quand ta femme t'engueule, tu mouftes pas.

LE JEUNE HOMME : Ecoutez, écoutez ! On dirait qu'l' brouillard rit.

H – 1 : T'as peur, c'est pour ça qu'tu dis ça.

LE VIEUX : C'est pas les chiens...

H – 4 : Grand-père, pour l'amour de Dieu, n'dis pas d' bêtises...

LE VIEUX : Hommes, j' vous dis... les chiens marchent pas comme ça...

H – 3 : Ca m' paraît étrange aussi...

LE VIEUX : Taisez-vous un peu !

H – 3 : Tonnerre... il a raison.

LE JEUNE HOMME : Des hommes !

H – 4 : Roux... ou... ou...

LE VIEUX : J' vous dis bien, c'est pas les chiens.

H – 2 : Assez de conneries ! Même si c'est pas eux, on a des fusils.

H – 3 : Malheureux ! Où tirer ? Dans c' brouillard ? I' m' serre...
I' sent la mort. Comme s'i' portait mille couteaux...

LE VIEUX : C'est fini... on peut plus fuir !

LE JEUNE HOMME : Au s'cours ! Miséricorde !

H – 5 : I' nous égorgeront comme des moutons...

LE VIEUX : Je l' disais bien... mais trop tard.

H – 2 : Trop tard, Stankelja, trop tard... sauve-toi si tu peux...

LE VIEUX : Toi aussi.

H – 5 : Rien à faire, les amis... rien...

LE JEUNE HOMME : Les voici... au s'cours ! au s'cours !

H – 4 : Roux... ou... ou !

LE JEUNE HOMME : Je sens leur souffle... sou... ou... ffle...

LE VIEUX : Serrons-nous en tas...

*

LE VIEUX : Tirez !

H – 1 : Sur quoi, bon sang ? Ohé, les amis...

LE VIEUX : Tirez !

LES VOIX (*mêlées, on ne les distingue plus*) : Malheur... pour-
quoi j'ai pas pris mon couteau... Aïe ! Au s'cours les
amis ! Bon Dieu ! Maman ! Adieu mes enfants, adieu,

ad... Mes amis, y a-t-il quelqu'un d' vivant ? Mes amiiiiis !

*

LE VIEUX : Mon Dieu ! Y a-t-il quelqu'un de vivant ?! Voici le soleil. Mes enfants, levez-vous ! Allons, levez-vous ! Les diables sont partis... Miséricorde ! Tout est rouge... la neige commence à fondre de sang... Mes enfants... Mon... Dieu, où étais-tu jusqu'à présent... sacré nom... c'est seulement maintenant que tu l'ève c' brouillard... Pourquoi tu n' l'as pas fait c' matin ? Pourquoi, hein ? Pourquoi ! I' sont tous morts... Ohé... Ohé... Y a-t-il quelqu'un d' vivant ? Markaaan, ohé ! Djurdjee ! Les enfants ! Les enfants ! Ohé ! Ohé ! Hé ! Hé !...

FIN

Première édition en serbe : 1985